

— Dans dix minutes, je le sens, je serai mort. Adieu!... .. pensez souvent à moi, j'ai tant souffert!.....

Son testament, tout entier de sa main, fut ouvert après sa mort. Il était ainsi conçu : je lègue à ma femme bien aimée toute ma fortune, j'espère qu'elle voudra bien, la faire revenir à mes deux fils chéris. Qu'on m'enterre comme le plus pauvre, mais qu'on donne aux malheureux l'argent qu'aurait coûté un service de première classe.

Cette histoire m'a été contée par le notaire, le fidèle ami du défunt et je vous assure que le cher homme avait des larmes dans la voix.

TOUCHATOUT.

PAUL DUMAS.

Une bonne et franche figure vient de disparaître : Paul Dumas est mort mercredi d'une bronchite capillaire ; il s'est éteint doucement, sans souffrir, son dernier mot a été France !

Tout le monde a connu cette physionomie ouverte toute pleine de bonhomie et respirant l'honnêteté ; chacun se rappellera longtemps cette superbe tête toute couverte de cheveux frisés, et cette poignée de main cordiale comme Dumas seul savait en donner.

C'était presque un enfant du pays, il y avait 27 ans qu'il habitait son cher Canada. Né à Nancy, France, où demeurent encore ses frères et sœurs ; c'est en 1857 qu'il vint chercher fortune en Amérique. Laissons parler ici l'*Opinion Publique* du 15 octobre 1874 par la plume de M. A. Achintre "après avoir erré un peu à l'aventure dans le vaste territoire de la République, séjourné quelques mois dans les États du Sud, mené cette existence d'aventures dont les milles incidents, tantôt comiques, tantôt dramatiques, donnent en quelques mois l'expérience d'une longue vie, M. Dumas, quittant un pays dont il ignorait la langue et les mœurs, arrivait un beau jour en Canada.

" Il existait en ce temps-là à Québec l'imprimerie de la Reine, établissement de typographie très important que dirigeait un homme d'un incontestable habileté, M. Desbarats père. Caractère élevé, nature obligeante et généreux, le propriétaire de l'imprimerie en question passait auprès de la classe ouvrière pour une sorte de délégué de la providence ; personne n'avait jamais en vain fait appel à ses services.

" Or comme notre jeune voyageur avait confié à son hôtesse avec ses espérances l'état de son budget, celle-ci lui conseilla de s'adresser à M. Desbarats.

" Le lendemain, sans plus tarder, M. Dumas se présentait à l'imprimerie. Après avoir décliné ses noms et ses titres, répondu aux quelques questions que M. Desbarats lui adressa au sujet de ses ressources et de ses aptitudes, le nouveau venu, troublé par l'accueil froid et digne du directeur qui jugeait son homme en connaisseur, lui exprima ses doutes sur la possibilité de trouver de l'emploi dans le pays. Son interlocuteur changeant tout à coup de façon lui frappa familièrement sur l'épaule : point de découragement, ajouta-t-il, je vais vous prouver qu'il y a du pain ici pour les enfants de la France comme pour les enfants du sol. Vous entrez de main matin à l'atelier."

Tels furent les débuts de Dumas. Il sut en peu de temps par sa vie régulière et son incomparable énergie se créer une position enviable. Sa carrière à l'*Opinion Publique* est un

exemple de ce que peut l'homme qui travaille ; ce journal a dû en grande partie la popularité dont il a joui aux efforts du brave cœur que nous venons de perdre.

Aussi Dumas était-il entouré de l'estime non seulement de ses confrères mais encore de celle de tous ceux qui le connaissaient. Les typographes de Québec l'ont eu pour président de leur association ; la Société de Secours mutuels des Français de Montréal lui avait, il y a quelques années, décerné le même honneur. Son bon cœur était proverbial, le trait suivant donnera une idée de la générosité de son caractère. Un jour notre vieil ami rencontre un de ses compatriotes qui lui avoue que depuis près de deux jours il n'avait pas mangé. Dumas se trouvait justement dans un moment de baisse, il venait de confesser à quelqu'un que la seule pièce de trente sous qu'il avait dans sa poche constituait pour le moment toute sa fortune. Il n'hésita pas cependant, la pièce d'argent une fois passée dans la main du pauvre affamé il dit en souriant : mon ami, vous êtes maintenant plus riche que moi !

La rédaction du *Journal du Dimanche* perd en M. Dumas un ami dévoué et un auxiliaire précieux dont le souvenir restera longtemps gravé dans nos cœurs et nous offrons à la famille éplorée nos condoléances les plus sincères.

LA RÉDACTION.

UNE INCONNUE.

Était-ce un rêve ?

Hélas ! oui, c'était bien un rêve. L'impression douce et décevante qui m'est restée dans le cœur, l'évanouissement subit de ce bonheur imprévu, tout me prouve que c'était bien un rêve.

Était-ce une vision ?

Sans doute, puisque c'était un rêve. La vision lui est inséparable car elle le constitue en quelque sorte.

Était-ce une illusion ?

Oui. Je crois que l'on peut très bien rêver sans s'illusionner, mais ce soir-là, je rêvais et je dois l'avouer en toute humilité, je m'illusionnais.

Vous allez peut-être, mes chères lectrices, trouver ce trio un peu fantasque, mais comme je ne voudrais pas donner trop de prise à vos critiques, je vais vous satisfaire en passant au sujet.

C'était il n'y a pas très longtemps, dans le mois de février dernier, je crois, je m'étais fait le luxe d'un billet de théâtre et je me trouvais, à mon grand étonnement assis sur une banquettes dans la salle de l'Académie de Musique. (Une tout petite remarque, en passant, c'est que je vais rarement au théâtre, mais pour cette fois-là, en dépit de mon indifférence pour ces belles choses qu'on nous débite, je me sentais bel et bien installé, l'oreille ouverte et le lorgnon en évidence. J'attendais comme le faisait la foule qui encomrait la salle, le lever du rideau. Première disgrâce, comme je m'étais rendu à bonne heure pour m'assurer un siège confortable, ce fameux lever du rideau se faisait diablement attendre.

Quoiqu'assez patient de ma nature, cette attente prolongée me fatiguait fort et pour me distraire un peu je pris le parti de lorgner mes voisins ou si vous le préférez, mes voisines. J'aurais bien voulu fredonner quelques couplets d'étudiant, soit l'air des *Montagnards*, par exemple, mais cela n'aurait eu pour effet que de me faire montrer du doigt et il ne me souciait guère d'être ainsi le point de mire du public.

Au reste, je n'aurais pas voulu pour tout l'or du monde empiéter sur les droits de la scène.

Donc j'attendais.

Bien des choses me trottaient par la tête. Qu'allait-on nous jouer ce soir-là ? Et moi, qu'est-ce que je venais faire au théâtre ? Quel besoin avais-je d'aller me nourrir l'imagination de ces drames émouvants et passionnés qui ne laissent dans l'âme qu'une déception de plus. Et perdu dans ces idées, entraîné par ces réflexions que j'aurais dû avoir dans le vestibule, j'étais en train de me faire un petit traité de philosophie, peu mis en pratique, c'est vrai, mais très bien raisonné, lorsqu'un coup de sifflet vint m'arracher à ma contemplation.

C'était le lever du rideau.

D'un brouhaha indescriptible l'auditoire passa au plus profond silence. La mise en scène du drame le captivait. Mes voisins, mes voisines, mes arrière-voisins et mes arrière-voisines braquaient leurs jumelles sur les acteurs. Je fis comme les autres je regardai.

Mais voilà que tout à coup le frôlement d'une robe me fit tourner la tête. Je ne puis pas me tenir en place quand j'entends de ces bruits-là. C'est plus fort que moi. Le frôlement d'une robe et d'une robe de soie surtout nous fait monter au cœur une foule de sentiments vagues dont on n'ose pas se demander d'abord la signification. C'est comme ces brises légères qui nous tiennent l'oreille et le cœur sous le charme de leurs mystérieuses sensations.

M'étant détourné tout-à-fait j'aperçus une jeune fille appuyée sur le bras d'un homme que je pensai être son père, et qui allait prendre un siège quelque peu plus haut que le mien.

Vous décrirais-je ce que je ressentis en la voyant ? Non. Ce sont de ces mystères dont on doit bien se garder de soulever le voile, ce sont de ces secrets que la divulgation profanerait. La plus grande faute qu'un homme puisse commettre en ce monde c'est de donner publicité à ses sentiments, c'est d'ouvrir son cœur au premier venu. Le cœur est semblable à ces flacons d'odeur qui recèlent les senteurs les plus exquises les parfums les plus inouis ; si vous commettez l'imprudence de les exposer au grand air, le parfum s'en échappe, car il est élastique, en ne laissant au fond du vase qu'un résidu fade et sans prix.

A cette apparition inattendue, je restai là cloué sur mon banc, fasciné par ce feu imprégné de douceur qui s'échappait de ses paupières. Légèrement emmitouffée dans ses fourrures, les joues encore roses du froid du dehors, les yeux d'un bleu d'azur où toute l'expression de son âme semblait se refléter, la vague et voluptueuse nonchalance qui donnait à sa personne une grâce infinie, tout cela me transporta si haut, si haut qu'aujourd'hui même encore après deux mois, quand je me rappelle ce moment, un frisson parcourt tout mon être et des larmes malgré moi m'emplissent les paupières.

J'avais dit adieu à tout ce qui se passait autour de moi, je n'avais plus dans l'œil qu'une image et dans le cœur qu'une vibration. Tous mes efforts se concentraient désormais à attirer sur moi ses regards.

J'avais oublié le drame et les acteurs et à mon insu mon petit traité de philosophie trouvait son application directe, car pour ce soir encore je me dégageais des sensations artificielles du drame pour me bercer dans la réalité.

Réalité ! Ah ! pardonnez-moi ce mot échappé par inadvertance. J'eusse préféré n'assister cette fois-là qu'à une scène factice, je n'aurais eu, du moins, dans la suite à combattre qu'une douleur factice.